

Par-delà le devoir de mémoire

Sans fleurs ni couronnes, d'Odette Elina, Mille et une nuits, 111

p.

Les enfants du silence. Mémoires d'enfants cachés 1939-1945,
de Jean-Pierre Guéno, Radio-France/Éditions Milan, 156 p.

Isabelle Dumont

Number 205, November–December 2005

La disparition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, I. (2005). Par-delà le devoir de mémoire / *Sans fleurs ni couronnes*, d'Odette Elina, Mille et une nuits, 111 p. / *Les enfants du silence. Mémoires d'enfants cachés 1939-1945*, de Jean-Pierre Guéno, Radio-France/Éditions Milan, 156 p. *Spirale*, (205), 38–39.

PAR-DELÀ LE DEVOIR DE MÉMOIRE

SANS FLEURS NI COURONNES d'Odette Elina

Mille et une nuits, 111 p.

LES ENFANTS DU SILENCE. MÉMOIRES D'ENFANTS CACHÉS 1939-1945

de Jean-Pierre Guéno

Radio-France/Éditions Milan, 156 p.

« **Q**UE NOUS le voulions ou non, nous sommes des témoins et nous en portons le poids. » Ce sont ces mots terribles de Primo Levi dans une lettre à son ami Jean Samuel à l'occasion de leurs retrouvailles en 1946, écrasant littéralement la conscience des survivants de la Shoah, ce « devoir de mémoire », terme de plus en plus contesté, édulcoré, galvaudé, qui m'assaillent à la lecture de *Sans fleurs ni couronnes* d'Odette Elina et des *Enfants du silence* de Jean-Pierre Guéno, respectivement récit et recueil d'histoires et de lettres faisant office de témoignages sur les horreurs vécues par des Juifs français lors de la Seconde Guerre mondiale.

Ne reniant en rien la force inéluctable du témoignage pour faire la lumière sur ce qui s'est passé à Auschwitz — le témoignage se voulant le récit (écrit ou oral) authentique d'un rescapé de l'horreur révélant ainsi sa réalité vécue, sentie, perçue entre les murs des camps de concentration tout en étant un témoin impuissant de la disparition de ses semblables —, plusieurs historiens en dénoncent néanmoins le caractère éminemment subjectif, qui viendrait en quelque sorte voiler les faits indéniables, incontestables. Je n'arrive pas à me rallier pleinement à cette volonté d'objectivité historique qui relègue ainsi au second plan, il me semble, l'expérience et l'intériorité singulières des survivants, ces derniers devant s'effacer sous la lumière foudroyante des faits; effacement dont on ne sort vraisemblablement jamais tout à fait indemne, le suicide de Primo Levi en 1987 nous en ayant donné une preuve éclatante. Je ne cherche pas à cerner derrière le témoignage l'attestation d'une réalité indéniable, celle du fait historique. Je cherche simplement à donner du sens, un nouveau sens, à ce qui en est déjà bien surchargé.

Il y a lieu d'ailleurs de se demander ce que de nouveaux récits de témoignages peuvent apporter de neuf sur notre compréhension du génocide perpétré par les nazis en ce début du XXI^e siècle. Nous avons l'impression d'avoir tout vu, tout entendu sur le sujet. Il existe en effet une pléthore de documents sur la question de la Shoah. Mais par-delà cette méfiance discrète envers le récit de té-

moignage, comme l'écrit Régine Waintrater dans *Sortir du génocide*, nous vivons à une époque « caractérisée par une inflation remarquable du témoignage », ce dernier étant devenu « la forme privilégiée pour dire une expérience qualifiée d'intransmissible par ceux-là mêmes qui tentent de la transmettre ». Dire, écrire l'ineffable douleur de la déportation en une sorte de catharsis qui viendrait libérer la mémoire encombrée du rescapé. Et pour nous, lire et écouter les témoignages, ces derniers se faisant les preuves ultimes de l'horreur, car notre époque aime le témoignage, on ne peut en douter ni y échapper, y trouvant une perpétuelle occasion d'indignation, d'étonnement macabre, sorte de « testimonophagie » clinique. En fait foi, d'ailleurs, l'intérêt actuel à l'endroit des récits des survivants d'Hiroshima. Comme si au-delà du survivant qui témoigne pour dire la vérité sur ce qui s'est réellement passé, qui témoigne pour se survivre psychologiquement, pour retrouver un semblant d'identité et de dignité qu'il aurait définitivement perdues, nous y retrouvons, nous, témoins de témoins, voyeuristes en puissance du malheur des autres, une possibilité de nous conforter dans notre identité préservée, par notre mémoire privée de toute responsabilité, de toute culpabilité historique. « C'est terrible ce qui est arrivé... comment cela a-t-il pu se produire?... si seulement nous avions su... mais qu'y pouvions-nous? »

Sentiment d'innocence qui ne survit qu'en tant que rempart psychologique individuel contre le nihilisme qui nous guette à tout instant, ce qui se traduit collectivement par un sentiment de devoir envers les victimes, par une exacerbation d'une volonté de mémoire de ce qui fut l'apogée de la déshumanisation d'une humanité à la fois trop retirée ou trop impliquée. Les séances de commémoration et la multiplication des lieux de mémoire nous montrent assez bien le poids que porte cette mémoire collective.

« *J'étais un voyageur sans possibilité de retour* »

C'est dans la mouvance de la commémoration du soixantième anniversaire de la Libération que de nombreux récits, documents et témoi-

gnages voient ou revoient le jour. Ainsi en est-il de *Sans fleurs ni couronnes* d'Odette Elina, artiste peintre qui fut déportée par la Gestapo à Auschwitz-Birkenau en avril 1944 à titre de communiste, mais surtout et avant tout, parce qu'elle était juive. Entrée dès 1940 dans le réseau de la Résistance française, elle y aura comme fonction initiale d'établir la liaison entre les écrivains résidants de la zone Sud (notamment Mauriac, Aragon et Julien Benda) avant d'entrer en 1942 dans l'Armée secrète. Nous connaissons en fait très peu le parcours biographique d'Elina avant et après sa déportation, à part sa volonté exacerbée au sortir du *Lager* de témoigner de sa vie dans les *Lager*. *Sans fleurs ni couronnes*, publié initialement en 1948 dans la mouvance des premiers témoignages, passera inaperçu, aussi bien que *Si c'est un homme* de Primo Levi et tous les témoignages sur la Shoah qui parurent dans les années d'après-guerre. Comme si l'humanité n'était pas encore prête à entendre l'indicible horreur de cette expérience, de cette dérive historique. Il faudra en fait attendre que se déroulent les procès pour crimes de guerre à partir des années soixante (en particulier celui d'Eichmann, très médiatisé) pour que se manifeste un intérêt envers les témoignages des survivants des camps de concentration. Mais contrairement au récit de Primo Levi qui connaîtra un immense succès par la suite en 1958, le récit d'Odette Elina tombera dans l'oubli le plus total bien qu'il ait été réédité en 1982 à compte d'auteur. Cette réédition, accompagnée d'une préface de l'auteur, voit le jour alors que paraissent de nombreux témoignages (écrits, oraux, audiovisuels) à caractère historique, dans la lignée de ce « *devoir collectif de mémoire* », dont le film *Shoah* de Claude Lanzmann, document incontournable pour qui veut s'imprégner de la mémoire de la Shoah, semble porter à lui seul le poids.

Le passage inaperçu de ce récit tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle a de quoi nous troubler, car ce récit fragmentaire d'une étonnante lucidité n'est pas qu'une preuve ultime de ce qui se tramait entre les murs des *Lager*, il est de par sa structure narrative une véritable œuvre littéraire, poétique. La littérature

de ce récit ne fait aucun doute dans mon esprit. À la suite de Jorge Semprun qui, dans *l'Écriture ou la vie*, estime que « seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage », *Sans fleurs ni couronnes* cherche à retravailler l'expérience des Lager en mêlant le lyrisme à la barbarie de l'expérience. Sorte de journal de bord d'une femme déportée, ce récit écrit après coup, une fois sortie de l'Enfer, de la terreur sans nom inspirée par le Minotaure concentrationnaire, est somme toute assez troublant par la froideur de son propos qui vient rendre compte de la déshumanisation de l'expérience concentrationnaire. En sa qualité de témoin direct de la vie des femmes dans les Lager — sujet peu traité jusqu'à maintenant ou rapidement passé sous silence —, Elina saisit l'horreur suprême de la Femme qui porte le fardeau de sa maternité passée, présente ou possible en allant conduire des voitures d'enfants vers les fours crématoires. « *Quelle fresque étonnante, ces êtres extatiques, sorte de madones émaciées par la souffrance, avec leur pauvre visage, leurs membres décharnés dans des couvertures. Quels tons magnifiques dans ces plis patinés de crasse et de misère, un peu comme des draperies tragiques du Greco* », écrit Elina qui, même dans les pires moments, ne cesse de faire intervenir le fulgurant pouvoir d'évocation de l'Art afin de décrire la réalité insoutenable dont elle est à la fois la victime et le témoin. « *Fresque de femmes émaciées* » qu'elle représentera également sous une forme picturale dans des croquis (une douzaine au total) d'une simplicité et d'une aridité étonnantes faisant corps avec le récit.

Et c'est de cette humanité perdue, de cette lente ascension vers la déchéance du corps et de l'âme que ce récit tentera de faire le deuil. Relatant au départ l'étonnante rapacité de ses semblables devant certaines situations intolérables et le désolant spectacle de mort lente des enfants dysentériques dont elle doit s'occuper, Elina refuse néanmoins de perdre la foi en l'humanité. C'est dans cet esprit qu'elle cherche à rendre compte de la nécessaire complicité entre femmes afin de parvenir à survivre, car « *cela aide tant à supporter la souffrance, une amie* », de l'inévitable force de la tendresse pour passer au-delà du pire des atrocités morales et physiques. C'est ce besoin d'humanité qu'Elina cherchera à exprimer au retour des camps, une haine sourde s'insinuant toujours dans le cœur des hommes. « *Puisque aujourd'hui le nazisme — qui n'a jamais cessé d'exister en puissance — tente de s'imposer en fait, par la violence et par le crime, je crois devoir rééditer ce témoignage. Sans rien y changer* », écrit-elle dans la préface de l'édition de 1982. Témoigner pour éduquer en somme, nous dit-elle consciemment. Dédiant

son récit à « *ceux qui, en 1945, n'étaient pas encore nés* », elle espère que ce témoignage suscitera en eux « *l'horreur du nazisme, mais aussi l'espoir dans le devenir de l'homme* ».

Derniers vestiges testimoniaux

C'est grâce à cette même volonté d'éduquer les générations futures sur la réalité de la Shoah et ses conséquences sur notre conception de l'Homme et de l'Univers, mais aussi à cause du constat inquiétant du vieillissement et de la disparition progressive des derniers survivants de la Shoah emportant avec eux les vestiges matériels de cette période, que de nombreux témoins fondèrent des associations dans l'urgence, réunissant tous les témoignages des victimes — directes ou indirectes — du génocide des Juifs. C'est de ce type de projet qu'est né le recueil *Les enfants du silence*, version adaptée aux enfants de dix à douze ans d'un ouvrage paru un an auparavant sous le titre *Paroles d'étoiles*. Jean-Pierre Guéno, directeur des Éditions de Radio-France, avec l'aide d'une équipe substantielle de gens venant de l'Association des enfants cachés, a rassemblé de nombreuses histoires et lettres écrites par des Juifs établis en France en 1939 qui n'étaient alors que des enfants ou des adolescents et qui survécurent à la destruction systématique des leurs grâce au soutien indéfectible et au courage de certains résistants, de certains « Monsieur Bati-gnole » et bienfaiteurs qui refusèrent de livrer des enfants aux rafles successives de Juifs sous le gouvernement de Vichy en les cachant, au péril conscient de leur propre vie.

Ce recueil d'histoires et de lettres écrites par des orphelins plus de cinquante ans après le drame a le mérite de cerner un élément complètement occulté par les historiens, tout occupés qu'ils étaient à reconstituer la vie dans les camps : celui de la vie errante de jeunes Juifs qui se sont terrés pour échapper à la déportation. Malgré la distance temporelle entre le vécu de l'expérience et le récit de cette dernière, les souvenirs s'édulcorant avec le temps, il ressort de ce recueil de forts sentiments de désarmerment psychique, dont l'angoisse liée à l'exil et à l'errance, le sentiment d'abandon, la perte graduelle de l'identité et l'éternelle hantise de la disparition des leurs, vécus par ces 60 000 enfants devenus orphelins sans qu'ils aient jamais accepté totalement la version qu'on leur donna de cette disparition, soit celle de leur famille gazée et brûlée dans les fours crématoires, faute de preuve tangible pendant longtemps de cet état de fait. « *J'avais beaucoup souffert de n'avoir pas de tombe où les imaginer. Pour moi, Auschwitz, ça n'avait pas de sens. Finir dans les fours*

crématoires, c'était partir en fumée », nous dit Robert à propos de sa famille et qui n'avait que dix ans lorsqu'il fut séparé des siens.

Ces enfants cachés âgés maintenant entre soixante-cinq et quatre-vingt-dix ans, victimes indirectes de l'extermination qui devait en principe être leur lot, même si certains vivaient laïquement leur judéité (survivance qui marquera leur vie à jamais puisque de leurs récits émane un fort sentiment de culpabilité d'avoir survécu alors que leur identité les prédestinait inéluctablement à la mort), retrouvent « *les yeux des enfants ou des adolescents qu'ils étaient entre 1940 et 1944* » pour mettre des mots sur ce sentiment de dépossession physique et psychique dont ils furent les victimes, mots qu'ils gardèrent terrés au plus profond d'eux-mêmes pendant plus de soixante ans. « *Je ne me cachais plus, mais tout en moi était caché* », écrit Agnès dans une lettre destinée à ses « *chères étoiles* », faisant référence ainsi à ce morceau d'étoffe jaune en forme d'étoile qui fut le signe distinctif imposé par le régime nazi dès le 19 septembre 1941 à tous les Juifs d'Allemagne, puis à tous les Français d'origine juive en juin 1942, et qui symbolise ici tous les Juifs ayant été exterminés.

Par-delà donc le devoir de raconter ce que fut leur histoire, pour que jamais ne s'éteigne la mémoire de ces milliers d'étoiles, transparait l'impossibilité pour les survivants de faire le deuil de leurs proches, de tous ces morts sans sépultures, « *sans fleurs ni couronnes* » pour reprendre le très beau titre du récit d'Odette Elina, car persistera toujours en eux l'espoir de retrouvailles avec une identité et un patrimoine désormais « *partis en fumée* » et dont ils ont néanmoins besoin pour construire leur histoire de vie respective, pour arriver à dépasser le stade de la simple survivance. Ces histoires et ces lettres d'enfants cachés nous révèlent que les blessures psychiques sont profondes et qu'elles se transmettent de génération en génération. C'est du moins le sentiment qui nous étreint à la lecture de la lettre qui vient clore le recueil des *Enfants du silence*, lettre de Judith Pevzner, enfant d'enfant caché, et adressée à nulle autre que « *la Mort* » : « *Vous n'avez pas réussi à prendre nos parents mais vous avez pris leur mémoire.* » Et bien au-delà des survivants incapables de faire le deuil de leurs proches, persiste en nous, « *testimonophages* » invétérés, l'impossibilité de faire le deuil collectif sur cette page de l'Histoire. En font foi la multiplication des lieux de mémoire, des commémorations ainsi que la prolifération de documents sur la Shoah et sur les dérives épistémologiques qui s'en dégagent et nous échapperont toujours complètement.

Isabelle Dumont